

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CRISE DANS L'ÉGLISE ANGLICAINE.

Conversion de Lord Feilding.

Nous rendîmes compte, il y a quelques jours, de la lettre aux fabriciens de Bramford-speke, par laquelle le Dr. Philpots, Evêque d'Exeter, s'est retiré d'une manière si étrange de la lutte qu'il avait engagée, à l'occasion de M. Gorham. La conduite du Dr. Philpots n'a pas été, il s'en faut de beaucoup, sans résultats pour la cause de la vérité. Elle a servi d'enseignement très-significatif aux hommes les plus sincères de l'Église Anglicane. Après la triste déception qui leur venait de la part d'un prélat en qui reposaient leurs espérances, ils crurent qu'ils n'avaient plus qu'à prendre nettement leur parti. De là de nombreuses conversions, qui attestent chaque jour que la position floue et intolérable de l'Église établie est comprise et sentie.

Au nombre des hommes dont la lettre de l'évêque d'Exeter a fait évanouir les dernières illusions, se trouve le jeune et noble lord Feilding, dont la conversion a occupé pendant plusieurs jours le monde élégant de la presse de Londres. Voici en quels termes le journal le *John Bull* a annoncé la conversion du jeune lord :

" Nous annonçons avec un profond regret que le vicomte Feilding s'est séparé de l'Église d'Angleterre pour entrer dans la communion romaine. Nous ne saurions dire si la cérémonie de réception dans l'église papata a eu lieu; mais la séparation et le projet ultérieur du noble lord ne sauraient faire l'objet d'un doute. Quand nous songeons que sa Seigneurie présidait, le 23 juillet, la grande réunion ecclésiastique de Freemason's-Hall, nous ne pouvons voir, sans en éprouver la plus profonde douleur, pour nous servir de l'expression la plus douce, la réserve mentale avec laquelle des hommes dont les sympathies sévères sont avec Rome agissent ostensiblement comme membres de notre Église. Il est temps, pour les sincères amis de l'Église, de veiller autour d'eux et de demander à tous ceux qui prétendent à une place parmi eux, quels que soient leur rang et leur caractère, un engagement solennel de combattre résolument contre Rome et d'adhérer avec fidélité à la doctrine et à la communion de la véritable Église catholique et apostolique d'Angleterre."

Le *John Bull* suggère ici un remède bien peu capable de préserver la mal dont il se plaint. " Quelques membres de la haute société, l'œuvre de Dieu ne saurait être empêchée. En vain les hommes créeront des obstacles dans l'intérêt de l'erreur, la grâce de Dieu saura toujours les renverser. " Lord Feilding, comme l'observe le journal européen que nous analysons ou citons textuellement, remplissait toutes les conditions exigées par le *John Bull*. Il était ardent antagoniste de Rome et s'était signalé par un discours contre le rétablissement des relations diplomatiques entre l'Angleterre et le Saint-Siège. Il adhérait, en outre, aussi cordialement que le *John Bull*, à la doctrine et à la communion de l'Église d'Angleterre; mais, quelque sincère que fût cette adhésion, le noble lord ne saurait être responsable des événements, qui ont démonté de la manière plus évidente que cette Église n'a pas de doctrine et qu'elle permet également de nier et d'affirmer les dogmes fondamentaux du christianisme. Or, cette négation de la doctrine, cet acte patent d'hérésie, a, de l'aveu des théologiens anglais, séparé leur Église du catholicisme. Ainsi, quelque ardent qu'il ait été l'antagonisme d'un anglican contre Rome, quelque sincère qu'il ait été sa foi dans la doctrine et la communion de son Église, le jour où cet Établissement prend soin de démontrer lui-même qu'il n'a pas de doctrine et qu'il n'est en communion qu'avec le gouvernement du pays, comment cette foi ne serait-elle pas ébranlée? Ce sont précisément les hommes qui ont donné à l'anglicanisme des preuves plus sincères de leur foi et de leur dévouement qui deviennent catholiques, et c'est parce que les rangs du clergé en comptent un nombre considérable que nous espérons être témoins de fréquentes conversions."

Le *Times* a annoncé la perte de lord Feilding en ces termes :

" Le public apprendra avec non moins de surprise que de regret que le vicomte Feilding, membre du Parlement, a déserté les rangs de l'Église établie pour passer à l'Église de Rome. Dans ces dernières semaines on avait fait circuler cette rumeur, à laquelle on n'accordait généralement aucune croyance. Cependant vendredi, le fait de la séparation du noble lord a été annoncé aux comités de l'Union pour les affaires ecclésiastiques et de l'Union métropolitaine, associations dont sa Seigneurie faisait partie. Les personnes qui sont dans la confiance du noble lord attribuent cette résolution inattendue à la conduite tenue par l'archevêque d'York et les dignitaires de l'Église dans l'affaire Gorham. Mais bien que lord Feilding puisse ne pas approuver la conduite des chefs de l'Église qui ont publiquement adhéré à la décision du conseil privé en faveur de M. Gorham, sa séparation est inconciliable avec l'engagement solennel qu'il a pris dans deux occasions récentes de rester attaché à l'Église établie. Ces deux occasions sont le grand meeting tenu au mois de février dernier au sujet de la question de l'enseignement et la réunion ecclésiastique de Freemason's-Hall qu'il a présidée le 23 juillet dernier."

Est-ce donc, dirons-nous au *Times*, que la bonne foi avec laquelle on professe l'anglicanisme aux mois de février et de juillet, doit empêcher de se convertir au catholicisme en septembre? Cette bonne foi n'est-elle pas, au contraire, la disposition la plus favorable pour devenir catholique, comme les faits l'ont souvent démontré?

Lord Feilding a répondu au *Times* dans la lettre suivante :

Au Rédacteur du *Times*.

" J'ai lu ce matin dans le *Times*, avec une certaine surprise, un article sur ce qu'il vous plaît d'appeler la séparation de l'Église. Je crois à ce devoir d'expliquer quelques uns des assertions que cet article renferme. Je les relève dans l'ordre où je les trouve."

" Il est dit, après quelques observations préliminaires, que le motif immédiat pour lequel je me suis séparé de la communion anglicane est la ligne de conduite suivie par sa grâce l'archevêque d'York et quelques autres dignitaires dans l'affaire Gorham."

" Je vous dirai que si tel est été le motif immédiat de ma conduite, j'aurais certainement attendu quelque temps, dans l'espoir qu'il serait possible d'arriver à persuader aux autorités ecclésiastiques de faire ce qui est en leur pouvoir pour rétablir la doctrine orthodoxe sur le baptême des enfants. Tel n'est donc pas le motif de ma résolution."

" Les douloureux conflits qui se sont élevés dernièrement dans ce qu'on appelle l'Église d'Angleterre, n'ont été qu'indirectement la cause de ma conversion à l'Église catholique, en ce qu'ils m'ont prouvé l'absence complète d'une autorité vivante, définie, en matière de foi, autorité sans laquelle les symboles et les formules, pouvant être interprétés de diverses manières, ne sont plus que lettres mortes. Cette autorité vivante, définie, concluante et infaillible, puisqu'elle est dirigée par l'enseignement promis de l'Esprit saint, je la trouve revendiquée et exercée dans la seule Église de Rome. C'est par cette raison et par suite de la ferme conviction que l'Église d'Angleterre au temps de la réforme, a forcé à sa catholicité en se séparant du centre de l'unité, que j'ai eu de voir l'abandonner, persuadé qu'elle renferme aujourd'hui les fruits naturels de la sècheresse qu'elle même jeta à cette époque. Mes doutes sur ce point ne sont pas nés dans un jour ni une semaine, car ils m'ont longtemps tourmenté, et il arrive que les principaux essais faits pour prouver le contraire ne m'ont paru ni satisfaisants ni concluants."

" La détermination que j'ai prise atteste suffisamment — et aucune des personnes qui me connaissent ne la révoquera en doute — que je n'aurais jamais tenu cette conduite si je n'avais été consciencieusement convaincu que la vérité et le devoir m'en imposaient l'obligation."

Edimbourg, 3 septembre.

Le *Churchman*, désolé de cette conversion d'un personnage important par son nom, sa fortune, sa position, son mandat parlementaire, par le concours qu'il apportait aux deux grandes sociétés ecclésiastiques de l'union métropolitaine et des affaires de l'Église, propose deux moyens de purger l'Église anglicane du levain papiste qu'elle renferme, et de prévenir le retour de pareils scandales. Il demande que l'on exige de tous les mem-

bres du clergé une déclaration antipapiste, et ensuite, afin de combattre les idées dangereuses qui gagnent les esprits, que l'on prêche dans toutes les églises de l'État une croisade contre Rome et ses erreurs. Le *Churchman* accuse les chefs du parti puséiste d'avoir été, par leur enseignement et leurs innovations, la première cause des pertes qu'essuie en ce moment l'Église nationale. " Ce n'est pas assez, s'écrie ce journal, de dire aux membres de l'Église qu'ils peuvent rester dans son sein, et qu'il est bien d'y rester; mais il faut ajouter qu'il est mal de l'abandonner. On doit leur dire tout simplement qu'ils courent au schisme et à l'hérésie en entrant dans la communion romaine, qu'ils péchent contre la vérité et qu'ils se mettent en danger de perdre leur âme. C'est là ce que le peuple devrait entendre dire; et répéter sur tous les tons, si nos pasteurs étaient de fidèles bergers, remplissant envers Dieu et son Église les vœux solennels qu'ils ont prêtés."

Ces lignes sont intéressantes en ce qu'elles nous font connaître les appréhensions anglicanes, mais surtout par l'accusation qui y est formulée contre les pasteurs de cet Établissement. Comme le *Churchman* ne voit-il pas que son article même a un but directement opposé à celui qu'il se propose d'atteindre? Si, dans l'anglicanisme, les pasteurs sont devenus infidèles, s'ils trahissent leurs devoirs envers leur Église et leurs serments envers Dieu, comment ne s'élève-t-il pas une voix pour signaler ce danger et ses conséquences? Est-ce que, par hasard, l'Église anglicane n'a, comme Église, d'autre organe que le *Churchman*? N'existe-t-il dans son sein, pour rappeler les pasteurs infidèles à leurs devoirs et à leurs serments, d'autorité plus élevée et plus compétente que celle du rédacteur de ce journal? Est-ce que la situation constatée par l'article du *Churchman* n'est pas plutôt une justification qu'un blâme de la conduite de lord Feilding? Est-ce que les lignes du *Churchman* ne sont pas le meilleur préambule pour arriver à conclure avec le noble lord : " Que l'absence de toute autorité en matière de foi réduit les symboles à n'être plus qu'une lettre morte, et que l'Angleterre, en se séparant du centre de l'unité à l'époque de la réforme, a jeté une sècheresse dans elle recueille aujourd'hui les fruits?"

Éspérons que cette conclusion sera bientôt celle à laquelle arriveront les amis que lord Feilding laisse derrière lui dans l'anglicanisme. Il ne doit plus leur rester de doutes sur le caractère de leur Église. Il doit comprendre que l'Église officielle d'Angleterre est une Église d'État, organe du Gouvernement et du peuple, fruit d'une réforme anti-romaine, anti-sacerdotale, c'est-à-dire radicalement protestante. Si le développement du principe de l'anglicanisme a été si lent, ce n'est pas une raison pour qu'il ne se développe jamais. Le moment de ce travail est arrivé. Il faut que les Anglicans sachent que leur Église est un Établissement de l'État, et que le temps est venu pour eux de choisir entre les doctrines de l'Église de Dieu et celles d'une Église d'État.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ITALIE.—ROME.—On lit dans l'*Observatore romano* du 26 août :

" M. Eugène Venillot, l'un des rédacteurs de l'*Univers*, frère du pieux et courageux auteur de *Rome et Lorette* et des *Pèlerinages de Suisse*, est arrivé parmi nous. Après s'être

rendu l'interprète de l'admiration des catholiques français pour l'archevêque de Turin, en lui offrant en leur nom la croix pectorale qui a appartenu au martyr de Paris, Mgr. Affre, M. Venillot est venu ici vénérer les tombeaux des saints Apôtres. Nous trouvons dans la lettre qu'il a écrite à l'*Univers* pour lui rendre compte de sa mission et des événements arrivés peu après à Turin, une réflexion qui nous paraît pleine de sens : " Il y a deux ans, la révolution forçait le Piémont déjà épuisé à déclarer la guerre à l'Autriche, aujourd'hui elle le pousse à renverser l'Église. Voilà les résultats de la première campagne; nous connaîtrons bientôt ceux de la seconde."

—Nous laissons au *Courrier italien* de Vienne la responsabilité de la nouvelle suivante : " On dit que lord Palmerston a fait transmettre à la cour du Vatican une note conçue en termes très énergiques, dans laquelle il l'engage à s'abstenir de toute mesure violente contre la Sardaigne et lui fait entrevoir le danger de persister dans le système adopté à Rome à l'égard de ce gouvernement."

PIÉMONT.—On lit dans le *Tempo di Malta* : " Le roi de Piémont, fils de la sainte Église, vient de donner la croix de Saint-Maurice et Saint-Lazare à deux musulmans, Foad et Achmet-Effendi. D'autre part, Siccardi a reçu la décoration du *Grand-Nichan* de Mahomet pour services rendus à la religion de Jésus-Christ."

La *Campana* de Turin donne les nouvelles suivantes de Fenestrelle :

" La Chambre du conseil, après avoir examiné de la manière la plus minutieuse les papiers de Mgr. Franson, a décidé qu'il n'y avait pas lieu à suivre. Le ministère a ordonné d'examiner de nouveau, parce qu'il veut absolument qu'on trouve quelque motif d'accusation. En attendant, le prélat endure sa captivité avec une sérénité angélique. Il est maintenant en bonne santé. Sa prison se compose de trois chambres, qui communiquent; elles sont au troisième étage (et non au rez-de-chaussée, comme on l'avait dit), précisément au-dessus de l'appartement du général de Soiaz, gouverneur. L'entrée est soigneusement verrouillée, deux gardes s'y trouvent toujours, sans compter un maréchal-des-logis, qui est le gardien principal des trois prisonniers, et qui demeure dans une petite chambre à côté. Le prélat n'est donc pas gardé à vue; il n'y a avec lui dans l'intérieur que les deux personnes qui sont admises à partager sa captivité. Mais personne autre ne peut lui parler, sauf le maréchal-des-logis responsable. Le gouverneur lui-même ne le peut qu'en présence de cet homme, qui reçoit de Turin ses instructions directement et sans intermédiaire. Comme un vent très fort souffle tout le jour, les fenêtres, qui sont de très grandes et bien exposées, ne peuvent s'ouvrir que vers les deux heures de l'après-midi. Alors l'archevêque s'accoude pendant quelque temps à sa fenêtre, d'où il voit la place du fort qui sert aux manœuvres, les fortins voisins et les rochers qui les entourent. Il est d'une telle sérénité d'âme et d'une si grande douceur dans ses discours, que le médecin du fort, qui a dû le visiter pendant sa courte maladie, n'en pouvait revenir d'étonnement. Ce médecin a dit aux deux capucins qui remplissent dans le fort les fonctions spirituelles, qu'il ne pouvait concevoir une telle tranquillité au milieu de tant de tribulations. A propos de PP. Capucins, il ne leur a pas encore été permis de faire à l'archevêque la moindre visite. Le prélat se trouvait avec le théologien Daviso, derrière les vitres de sa fen-

être, quand je traversai la place qui est au dessous. Nous nous regardâmes, mais il ne crut pas convenable d'ouvrir la fenêtre, et je dus m'abstenir de tout salut."

La *Campana* nous apprend en outre que l'orviet de destituer le gouverneur de la citadelle de Turin, coupable d'avoir montré trop d'égards pour l'archevêque pendant le mois de captivité, passé dans cette citadelle. C'est un avis aux géoliers de Fenestrelle.

AUTRICHE.—On écrit de Vienne, le 29 août : —On annonce que le cabinet russe a résolu d'inviter les cours amies à consentir à la convocation d'un grand congrès diplomatique semblable à celui qui a été tenu à Vienne en 1815. Dans ce congrès on résoudreait toutes les questions européennes en litige, et l'on poserait de nouvelles bases définitives du système des États européens. On pense que le voyage de M. de Nesselrode à Ischi a pour but de faire accepter cette idée par l'empereur d'Autriche et son Cabinet, et de les engager à agir de concert avec la Russie pour qu'un congrès européen soit convoqué."

(Gaz. de Cologne.)

RUSSIE.—On écrit de Vienne, le 29 août : " Les nouvelles de Russie, autant qu'il est possible d'en avoir, ne prouvent pas que l'ordre règne dans tout l'empire. La guerre des paysans contre leurs seigneurs serait loin d'être terminée. A peine écrasée dans une province, cette insurrection qui a, dit-on, beaucoup de ressemblance dans ses causes et ses effets avec le mouvement gallicon de 1846, éclatât dans la province voisine. A l'instar des paysans de la Galicie, les paysans russes se montrent en convulsions dans une cruaute inouïe. Des familles entières auraient péri dans les flammes de leurs châteaux incendiés par des agresseurs qui, postés à toutes les issues, empêchaient non seulement les hommes, mais aussi les femmes et les enfants de chercher leur salut dans la fuite. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces mêmes paysans prétendent qu'ils agissent au nom et pour la plus grande gloire de l'Empereur. Ils n'exterminent leurs oppresseurs que parce que le Czar ayant soi-disant défendu à ceux-ci de les opprimer, les nobles n'ont pas obéi, et que la désobéissance aux ordres du Souverain était un crime capital, mérite la mort. La présence des troupes dirigées contre eux et qu'ils savent être des troupes de l'Empereur ne détruit pas leur erreur. Ils résistent et se laissent tailler en pièces. D'autre part, on les traite sans ménagements; on ne leur fait pas de quartier; on brûle impitoyablement leurs villages, et l'on traque dans les bois, comme des bêtes fauves, ceux des insurgés qui vont s'y réfugier. Des forces considérables sont sur pied à cet effet en Lithuanie, en Wolhynie et ailleurs."

LE DERNIER SURVIVANT DE LA FAMILLE DE ST. FRANÇOIS DE SALES.—Le comte de Sales, dernier survivant de la famille du saint évêque de Genève, est mort le 27 août en sa terre à la Roche, près d'Ancey. Les obsèques ont eu lieu le lendemain. Les cordons du poêle étaient portés par quatre chevaliers de St. Maurice. Un clergé nombreux et les Capucins du monastère de la Roche précédaient le corps. Parmi les congrégations religieuses et les confréries, on remarquait quatre religieux du couvent de la Visitation, d'Ancey, qui malgré la clôture, avaient obtenu la permission de venir, au nom de leur Ordre, rendre un dernier hommage au petit neveu de leur fondateur. Mgr. l'Evêque d'Ancey a fait l'absoute; une foule immense était accourue de

LE BERGER.

(Suite et fin.)

Au bout de deux ans de travail opiniâtre, Petit-Pierre eut un tableau admis et remarqué à l'exposition du Louvre. Il aurait bien voulu revoir la dame au crayon d'or, mais, quoiqu'il eût regardé très attentivement dans les femmes, au théâtre, aux églises, toutes les femmes qui pouvaient offrir quelque ressemblance avec elle, il ne put retrouver sa trace. Il ne savait pas son nom, et ne connaissait d'elle que sa beauté. Un vague espoir cependant le soutenait; quelque chose lui disait au fond du cœur que la destinée n'en avait pas fini entre eux. Quelque modestie qu'il fût, il avait la conscience de son talent; et s'il s'était rapproché du ciel, et l'impossibilité d'atteindre l'étoile de son rêve diminuait chaque jour. De temps à autre, notre jeune peintre se promenait aux alentours de son tableau, en se penchant sur la balustrade, affectant de considérer attentivement quelque cadre microscopique dans le voisinage de sa toile, afin de recueillir les avis des spectateurs, et puis il se disait, sans quelque raison, que la dame, qui dessinait elle-même et paraissait aimer beaucoup le paysage, si elle était à Paris, viendrait inmanquablement visiter l'exposition. En effet, un matin, avant

l'heure où la foule abonde, Petit-Pierre vit s'avancer du côté de son tableau une jeune femme vêtue de noir; il ne vit pas d'abord sa figure, mais une petite portion de ce blanc semé de petits signes, et qui brillait comme une opale entre l'écharpe et le bord du chapeau, la lui fit reconnaître sur-le-champ avec cette sûreté de coup-d'œil que l'habitude donne aux peintres. C'était bien elle : le détail qu'elle portait faisait encore ressortir sa blancheur, et, dans le noir encrement du chapeau, son profil fin et pur avait la transparence du marbre de Paros. Ce détail troubla Petit-Pierre.

Qui a-t-elle perdu? son père, sa mère... ou bien serait-elle... libre? se dit-il tout bas dans le coin le plus secret de son âme.

Le paysage exposé par le jeune artiste représentait précisément le site destiné par la dame, et pour le quel avait posé lui, Fidèle, et ses montons. Petit-Pierre, par une pensée d'amour et de religion, avait choisi pour sujet de son premier tableau l'endroit où il avait reçu la révélation de la peinture. La pente gazonnée, les bouquets d'arbres, les rochers grisés perçant ça et là le vert manteau de l'herbe, le tronc décharné et bizarre d'un vieux chêne frappé de la foudre, tout était d'une scrupuleuse exactitude. Petit-Pierre s'était pointé appuyé sur son bâton, l'air rêveur, fidèle à ses pieds, et dans la position que lui avait indiquée la dame à l'album.

La jeune femme resta long-temps en contemplation devant le tableau de Petit-Pierre; elle en examina attentivement tous les détails,

s'avancant et se reculant pour mieux juger de l'effet. Une pensée semblait la préoccuper : elle ouvrit le livret et chercha le numéro de la toile, le nom du peintre et le sujet de son œuvre. Le nom lui était inconnu; le livret ne contenait que ce seul mot : *Paysage*. Puis, paraissant frappée d'un souvenir lumineux, elle dit quelques mots tout bas à la jeune femme qui l'accompagnait.

Après avoir regardé encore quelques tableaux, mais d'un œil déjà distrait et fatigué, elle sortit.

Petit-Pierre, entraîné sur ses pas par une force magique et craignant de perdre cette trace retrouvée si à propos, suivit la jeune dame de loin et la vit monter en voiture. Se jetant dans un cabriolet, et dire au conducteur de ne pas perdre de vue cette voiture bleue à livrée chamois, fut l'affaire d'une minute pour Petit-Pierre. Le cocher bouetta énergiquement sa hardielle, et se mit à la poursuite de l'équipage.

La voiture entra dans une maison de belle apparence, rue..., et la porte cochère se referma sur elle. C'était bien là que demeurait la dame. Savoir la rue et le numéro de son idéal est déjà une belle position, et c'est quelque chose que de pouvoir se dire : " Mon rêve demeure dans tel quartier, sur le devant," ou bien : " entre cour et jardin." Avec cela, avec moins peut-être, Lovelace ou Don Juan eussent mené une aventure à bout : mais Petit-Pierre n'était ni un Don Juan ni un Lovelace, bien loin de là !

Il lui restait à savoir le nom de la dame de

ses pensées, à se faire recevoir chez elle, à s'en faire aimer : trois petites formalités qui ne laissent pas que d'embarrasser étrangement notre ex-berger.

Heureusement le hasard vint à son secours, et le moyen qu'il cherchait s'offrit de lui-même. Un matin, son rapin Holoferno lui apporta, délicatement pincée entre le pouce et l'index, une petite lettre oblongue qu'il flairait avec des contractions et des dilatations de narines, comme si c'était été un bouquet de roses ou de violettes.

A l'anglaise fine et vive de l'adresse, on ne pouvait reconnaître une main de femme et de femme bien élevée, sachant écrire une autre orthographe que celle du cœur.

La lettre était ainsi conçue :

" Monsieur,
" Je viens de voir au salon un charmant tableau de vous. Je serais bien heureuse de le posséder dans ma petite galerie; mais j'ai peur d'arriver trop tard. Si vous appartient encore avec la bonté de ne le vendre à personne et de le faire porter, l'exposition finie, rue Saint-H..., numéro..., vos conditions seront les miennes."

" G. D'ESCARS."
La rue et le numéro concordèrent précisément avec ceux où Petit-Pierre avait vu entrer la voiture. Il n'y avait pas à s'y tromper. Mme d'Escars était bien la dame au porte-crayon de flamme des visions de Petit-Pierre, celle qui lui avait donné le louis avec lequel il avait acheté les premières feuilles de papier, celle dont il gardait précieusement

une goutte de sang sur son mouchoir à carreaux.

Petit-Pierre se rendit chez Mme d'Escars, et bientôt des relations assez fréquentes s'établirent entre eux. L'esprit naïf et droit, enthousiaste et sensé à la fois de Petit-Pierre, que nous appellerons ainsi jusqu'à la fin de cette histoire, pour ne pas divulguer un nom devenu célèbre, plaisait infiniment à Mme d'Escars, qui n'avait pas reconnu dans le jeune artiste le petit père qui lui avait servi de modèle, mais qui pourtant, dès la première visite, avait eu quelque vague souvenir d'avoir vu cette physionomie ailleurs.

Mme d'Escars n'avait pas dit à Petit-Pierre qu'elle-même dessinait, car elle n'avait aucune hâte de faire montre des talents qu'elle possédait. Un soir, la conversation tomba sur la peinture, et Mme d'Escars avoua, ce que Petit-Pierre savait fort bien, qu'elle avait fait quelques études, quelques croquis, qu'elle lui aurait déjà montrés si elle les avait jugés dignes d'un tel honneur.

" Elle posa l'album sur la table, en tournant les feuilles plus ou moins rapidement, selon qu'elle jougait les dessins dignes ou indignes d'examen. Quand elle arriva à l'endroit où Petit-Pierre et son troupeau étaient représentés, elle dit au jeune peintre :
—C'est à peu près le même site que celui que vous avez représenté dans votre tableau, que j'ai acheté, pour voir réalisé ce que j'aurais voulu faire. Cette rencontre est bizarre. Vous êtes donc allé à S.
—Oui j'y ai passé quelque temps."

plusieurs lieues à la ronde pour assister aux obsèques.

M. le comte de Sales avait été ambassadeur à Vienne, Saint Pétersbourg et Paris. Il était décoré du grand collier de l'Annuaire et d'un grand nombre d'ordres nationaux et étrangers.

TRAPPISTES D'AGNEBELLES.—Un journal français publie la lettre suivante, qu'on lui adresse du département de la Drôme :

"Un nouvel essaim de religieux trappistes est parti du monastère d'Agnebelles le 23 août, pour se rendre à la Feigère, métairie de 200 hectares qui vient de leur être concédée au sein des montagnes les plus solitaires de l'Ardeche, près Saint-Laurent-les-Bains. C'est le troisième essaim échappé de cette école féconde. Bientôt trois autres encore sortiront de ses alvéoles pour aller s'établir dans la Haute-Garonne, le Tarn et l'Avoyon. Voilà le vrai socialisme, le seul réalisable et possible : socialisme volontaire, inspiré par la foi et fondé sur le plan des conseils évangéliques. Comparez ces associations édifiantes aux tristes essais tentés par le rationalisme. D'un côté, chez les rationalistes, vous ne trouvez qu'égoïsme, orgueil, vil intérêt, passions dévorantes, et par conséquent déception, guerre intestine, barqueroute et ruine ; de l'autre, au contraire, esprit d'abnégation, d'humilité, de charité ; amour de la pénitence, dévouement au travail, pratique des vertus les plus sublimes, et par conséquent ordre, harmonie, union, calme de l'esprit et du cœur, prospérité toujours croissante.

"C'est que l'un est l'ouvrage de l'homme, tandis que l'autre est l'œuvre de Dieu. Aussi l'un ne sème au sein de la société que corruption, anarchie et scandale, tandis que l'autre répand au loin autour de lui la vie, l'ordre et le bonheur, en répandant l'éducation et les bienfaits de la charité."

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 4 OCTOBRE 1850.

Maladie et décès de S. G. l'Archevêque de Québec.

Nous écrivions hier ce qui suit : "Les derniers rapports sur la santé de N. S. l'Archevêque de Québec sont d'une nature alarmante. La paralysie dont il a été frappé dans l'après-midi de mardi a pris un empire qui depuis lors a fait concevoir des craintes sérieuses sur son rétablissement. Voici les bulletins publiés par le Canadien de mercredi sur les phases du mal jusqu'à 1 h. 1/2 du jour en question :

BULLETIN.

Mercredi matin, 9 heures.—Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque a passé une mauvaise nuit et continue à être en danger.

(Signé) J. Z. NAULT, Jos. PAIXCHAUD, Jos. MORRIS.

P. S.—Midi et 1/2.—Le malade paraît éprouver des douleurs.

1 h. 1/2.—On nous informe que Sa Grandeur n'est pas mieux."

Depuis que ce qui précède est écrit, une dépêche télégraphique nous a communiqué le triste événement de la mort de Mgr. Joseph Signay, qui succomba hier à onze heures du matin à une attaque de paralysie mêlée d'apoplexie. Le Vénérable Prélat était dans la 73e année de son âge et la 25e de son Episcopat. Il était décoré du Pallium depuis le 24 Novembre 1844.

Nous laissons aux journaux de la Métropole le privilège honorable d'esquisser la belle et longue carrière de notre chef hiérarchique, et nous nous ferons de grand cœur leur écho fidèle pour répéter les gémissements de la capitale ecclésiastique, dans cette lugubre circonstance. Nos lecteurs nous pardonneront donc aujourd'hui notre silence.

On nous informe que toutes les cloches de notre cité annonceront ce soir que notre Métropolitain n'est plus. A leur lugubre sonne mélancolique, sans doute, les prières des fidèles

qui n'oublièrent pas ce qu'ils doivent de suffrages à l'illustre défunt.

On nous informe aussi que Mgr. l'Evêque de Montréal partira samedi soir pour Québec afin d'assister aux funérailles qui auront lieu lundi.

L'Avenir du 28 Septembre.

Quoique la race Voltairienne ait habitué le monde à ce langage de cynisme et de blasphème, dont le modèle se retrouve dans ces autres infernaux où Satan et ses légions exhalent les torrents de leur rage contre Celui qui les fondroya, cependant on est saisi comme d'un frissonnement glacé toutes les fois qu'on entend de nouveau les accents de ces étras qui rampent à la façon d'un serpent comme le serpent, plutôt qu'ils ne parlent comme des hommes. Telle est l'impression que nous avons ressentie en lisant la prétendue "Chronique Religieuse" de l'Avenir du 28 septembre, intitulée : Réaction.—Le trône et l'autel.

Où, il n'y a que l'infamable conception de Satan ou de ceux dont il ment le cœur, dont il inspire la verve, qui puisse produire un écri aussi rempli de colère contre l'Eglise de Dieu, de mensonges aussi foiblement, aussi diaboliquement concertés. Nous aurions lieu d'être non seulement profondément étonné, mais affligé jusqu'aux larmes, si nous ne savions que ces jeunes gens qui se font, à Montréal, les répétiteurs des impiétés d'outre-mer, sont réduits à vendre à prix d'argent, pour soutenir leur presse, toutes leurs ordures à une coterie avec laquelle leurs camaraderies et leurs sales étreintes formeront la matière d'une des plus hideuses pages de notre histoire nationale.

Lecteurs Catholiques, vous vous abusez étrangement, si vous pensez que la peinture en raccourci que nous venons de faire de la production de l'Avenir, est tout soit peu chargée dans ses couleurs. Non, non ; nous n'avons rien écrit, rien exagéré. Ecoutez plutôt le langage dont ce journal chatouille les oreilles de ses pieux lecteurs. Savez-vous comment il leur apprend à apprécier le Pape, le magnanime Pie IX, ce Chef vénérable de la Catholique ? Hé bien, il leur révèle que "c'est une de ces puissances absolues qui avaient à peine fait treve de boucheries et de persécutions ; qui avaient à peine laissé sécher le sang des échafauds, et suspendu d'un jour les tortures physiques auxquelles sont soumis les peuples braves, leurs sujets quand le faux parti religieux veut continuer sur l'intelligence et la conscience des peuples catholiques, l'œuvre d'abrutissement commencée par l'épée et par les persécutions corporelles, etc. etc."—Mons, pieux lecteurs de la feuille démocratique, ébahis, vous à ce langage si révérentieux et étonnant un si profond respect pour votre Père à tous.—Vous devez, certes, être profondément édifiés en apprenant, en présence des ennemis de votre foi, que Pie IX, le Chef de votre religion, n'est qu'un boucher cruel et altéré de sang humain. Comme vous êtes heureux de pouvoir favoriser de vos suffrages un journal qui transmet de si précieuses notions !—Nous étions dans une heure d'humour, nous, chétif réactionnaire qui pensions que Pie IX était plein d'une bonté, d'une générosité, d'une douceur qui le rendaient l'objet de l'amour et de l'admiration de tous ceux qui ont l'avantage de l'approuver ; nous qui voyions de cruels bouchers et des bourreaux sanguinaires dans les amis de l'Avenir à Rome, eux qui assassinent l'abbé Ximénès en juillet 1848, le Comte Rossi et Mgr Palma en novembre de la même année ; qui écartelaient, en mai 1849, deux paysans qui prirent pour des Jésuites, et jetèrent dans le Tibre leurs restes mutilés ; qui, en juillet de la même année, frappèrent de six poignards l'abbé Rode, lui ouvrirent le ventre, en trèrent ses intestins et les lui passèrent autour du cou ; qui, en mai arrachèrent de sa maison le Curé de Notre-Dame-de-Rosière, le criblèrent de balles et le laissèrent sous sépulture ; qui enfin, transfèrent le monastère de St. Calixte en une boucherie régulière, et qui, depuis la prise de Rome, multiplient les assassinats, les tentatives d'incest et autres gentillesse tout

et fit travailler un grand nombre d'ouvriers. Les apprêts étant achevés, sans que personne eût découvert ce qui allait se passer, on choisit la nuit qui terminait les réjouissances du carnaval, l'obscurité étant nécessaire pour redoubler l'horreur de cette étrange mascarade, qui avait pour sujet le Triomphe de la Mort. Sur le minuit, on vit paraître tout à coup dans les rues de Florence un char peint en noir, semé de croix blanches et d'os de morts, décoré de dix grands drapeaux, peints aussi en noir, qui flottaient jusqu'à terre, et traîné lentement par quatre buffles. Un squelette hideux se montrait au haut de ce char, tenant une faux à la main, et posant ses pieds sur plusieurs tombeaux entr'ouverts d'où sortaient à demi des cadavres décharnés. Une foule de gens vêtus de noir, et le visage couvert d'un masque représentant une tête de mort, marchaient devant et derrière ce char de triomphe, et portaient à la main des flambeaux, dont la lumière était si bien ménagée qu'elle laissait certains objets dans l'ombre, tandis qu'elle en éclairait d'autres par gradation. Le cortège était terminé par plusieurs personnages si bien déguisés, qu'on les aurait pris pour autant de squelettes. Ils étaient montés sur les chevaux les plus noirs qu'on eût pu trouver, et dont tout le harnais était semblable à ceux qu'on emploie dans les pompes funèbres ; chaque Cavalier avait autour de lui quatre Estafiers, dont l'équipage était conforme au reste, et qui portaient un flambeau d'une main, et de l'autre un étendard de taffetas noir, rempli de croix blanches, d'os

PIERRE COSIMO. ANECDOTE DU 15e SIECLE.

Cet Artiste était l'homme le plus singulier et le plus extraordinaire qui ait vécu dans le quinzième siècle. Le bruit du tonnerre lui causait une telle frayeur, qu'on le voyait courir tout tremblant pour se cacher aux premières approches d'un orage ; et, long-temps après que le bruit était passé, on le trouvait dans un coin obscur de sa maison, enveloppé dans son manteau.

Ce n'est pas encore tout : il avait une antipathie étonnante pour le cri des enfants, la voix fréquente de gens enroués, le bruit des cloches, et croirait-on que l'un de ses plus grands plaisirs était de voir tomber la pluie.

Les idées de Cosimo se ressentaient de la bizarrerie de son caractère. Il donna le jour à une mascarade dont il n'y avait jamais eu d'exemple à Florence, et bien digne de la singularité de son inventeur. Après avoir trouvé des acteurs, rassemblés secrètement, et qui se chargèrent de tous les frais, il se renferma chez lui, peignit tout ce qui était nécessaire

aussi démocratiques. Mais l'Avenir vient nous dessiller les yeux et nous apprendre sur le Pape, par dévotion et par amour pour l'Eglise, des erreurs que la loupe voltairienne pouvait seule découvrir.

Mais poursuivons, lecteurs Catholiques.—Vous allez frémir en entendant les terribles révélations de l'Avenir. En effet, il ne s'agit de rien moins que d'un "spectre" se levant comme des catacombes d'une abbaye en secondant les "os d'un squelette deux fois séculaire !" C'est horrible ! Mais quel est donc ce monstre à l'apparition duquel, dit l'Avenir, le monde catholique s'émeut à bon droit ? en prévoyant "de nouvelles révolutions et un dernier résultat le renversement de l'Eglise catholique par un suicide !" Eh bien, ce monstre, c'est ce qu'il appelle "le faux parti religieux"—celui qu'a une autre époque on stigmatisait du nom de parti-prêtre, de parti-jésuitique, et que de notre temps, le député-poète-montagnard, M. Victor Hugo, et toute la sainte Montagne, appellent, eux, le parti catholique.

Oh ! c'est un être affreux que celui-là. La bouillante imagination de l'Avenir nous en fait la prosopopée suivante : "Ce faux parti religieux c'est celui qui persiste à entre son empire spirituel sur le pouvoir temporel des Etats ; qui veut continuer sur l'intelligence et la conscience des peuples catholiques, l'œuvre d'abrutissement commencée par l'épée et les persécutions corporelles ; qui malgré l'expérience, etc." Pour achever le portrait par un trait vraiment caractéristique, l'Avenir se souvient, historiquement, et déclare que ce parti religieux auquel il s'attaque, ce sont "les faux catholiques, cette hydre patibulaire, ce parti qui l'on croyait écrasé sous les ruines de 93."

Ainsi, rien de plus clair : le démocrate Jean se fait le panégyriste de l'ère de 93, les horreurs de ce règne de terreur avaient pointé l'oubli de la destruction des faux catholiques d'alors, et l'établissement d'une religion telle qu'il en faut nous sans doute, aux exigences de nos jeunes démocrates. On sait, en effet, que ce fut en 93 que la Convention Nationale, après s'être gorgée du sang des catholiques, après avoir laissé toute saignante et mutilée par la hache de ses bourreaux "l'hydre patibulaire" dont parle l'Avenir, décréta l'abolition du culte catholique et lui substitua le culte de la raison. Le culte de la raison, voilà l'emblème des écrivains de l'Avenir ; mais ils ont la lâcheté de cacher, de déguiser leurs sentiments, qu'ils n'ont encore émette tels qu'ils sont, de peur de faire reculer d'horreur un peuple qu'ils veulent, mais qu'ils n'ont pu encore déchristianiser. Pour nous, nous ne cachons pas notre pensée et nous dirons à ces impudents : si les turpitudes que vous émettez sont l'expression de vos sentiments, si vous êtes assez logiques pour admettre jusqu'au bout les conséquences qui se déduisent naturellement de la position que vous prenez parmi nous, non, vous n'appartenez pas plus au catholicisme, que la chenille n'appartient à la fleur qu'elle soûle.

Quoi donc ! Vous vous dites catholiques, et cependant vous insultez, vous traînez dans la fange de vos diatribes le Corps des Pasteurs que J. C. a chargé d'enseigner et de gouverner son Eglise !

Vous n'avez de respect ni pour le Chef de l'Eglise, que les plus communes convenances suffisent pour vous empêcher d'outrager, si vous n'étiez pas, dans le cœur, les ennemis secrets du catholicisme, ni pour aucune autorité ecclésiastique sur la terre. L'Eglise, se n'est bien gouvernée et bien enseignée, à votre sens, que lorsque dans vos appréciations individuelles, vous n'y trouvez rien à reprendre. Votre raison particulière et orgueilleuse, voilà votre seul guide, voilà votre loi suprême.—Croyez-vous en imposer, lorsque dans votre hypocrisie astuce, vous prétendez séparer l'Eglise de ce qu'il vous plaît d'appeler le "faux parti-religieux" ? Mais, de quoi se compose le corps enseignant et gouvernant, dans l'Eglise catholique ? N'est-ce pas du Pape et des Evêques, en communion avec le Pape, que vous faites profession de mépriser ? Ou prenez-vous le vrai parti religieux, s'il ne se compose de tous ces membres de la grande famille Catholique unis entre eux par la pro-

fession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements et par l'obéissance aux mêmes pasteurs légitimes ? Et puis que le Pape, les Evêques, tout le corps des chrétiens qui leur obéissent fidèlement, qui croient à l'autorité de l'Eglise et conformément leur conduite à leur croyance, forment à vos yeux ce monstre, ce spectre, cette hydre patibulaire que vous dites épouvanter le monde catholique, dites-nous donc de quoi se compose votre monde catholique ? Certes, c'est pour le coup que l'on verra en abondance des figures "patibulaires" si vous nous donnez le spectacle d'une réunion de votre parti religieux. C'est alors que le monde vraiment catholique devra "s'émeouvoir à bon droit" en voyant ce sombre troupeau de Voltairiens, diversement classés en Athées, Déistes, Matérialistes Rationalistes, Fatalistes et surtout Epicuriens.

Pour résumer en deux mots et avec clarté votre pensée, nous disons que ce que l'Avenir appelle hypocritement "faux-parti religieux," n'est autre chose que le Corps enseignant et le Corps enseignant de l'Eglise, quoique ce journal n'ait pas la franchise de l'avouer ; et que le parti religieux de cette famille n'est autre que cette tourbe marquée au front du stigmate d'une incrédulité plus ou moins flagrante.

Nous pourrions entrer dans les détails propres à appuyer ce que nous avançons. Mais, pour ne pas dépasser les limites d'un article de journal, nous allons nous borner à faire ressortir brièvement quel est l'esprit religieux qui inspire l'Avenir.

En union avec la presse philosophique, ce journal représente l'Archevêque de Turin comme un méchant citoyen, qui ourdit des conspirations contre l'Etat. Le ministère Sardes et les journaux impies de Turin ont donné cours, sans la moindre preuve, à cette vile calomnie. On représente ce prélat, pieux et courageux, comme prêchant la désobéissance aux lois ; mais on n'ajoute pas qu'il s'agit des lois Siccardi, passées en contravention flagrante avec un Concordat solennellement juré. On n'ajoute pas non plus que Siccardi et son parti sont de ces hommes qui croient que la destruction du clergé est essentielle au bien de la société ; ce qui faisait dire, dernièrement, au Times de Londres, qu'aucun Gouvernement qui se respecte ne pouvait s'amuser à de telles gens. Ce sont de ces hommes qui spéculent sur les mauvaises passions de la multitude. Une des lois Siccardi, passées par la Chambre, abolissait de par l'autorité temporelle, les fêtes et les jeûnes de l'Eglise. Mais le Sénat a refusé de la sanctionner.—M. Siccardi n'est pas encore arrivé au terme de ses réformes : il se propose d'introduire une autre loi pour dispenser les Catholiques de l'ément de l'obligation de contracter mariage devant l'Eglise, et même de prescrire le Saint Concile de Trente.

L'Avenir, après avoir représenté le Conseil des Cardinaux comme composé d'hommes remplis de cruauté, d'astuce et d'hypocrisie, les accuse d'inventer de faux miracles. Mais où sont les preuves de si atroces imputations. Est-ce qu'il est permis à des gens honnêtes de dire de telles infamies par le simple embarras où ils sont de défendre autrement leur cause ?

Le Conseil des Cardinaux "invente un miracle que répètent des évêques catholiques" comme ne possédant aucun des caractères voulus par l'Eglise.—La première partie de cette affirmation n'est qu'une brutale calomnie forgée par les Voltairiens, et pour caractériser la seconde, il nous faudrait insérer dans un mot qui blesserait l'équilibre. Que les lecteurs veuillent bien se reporter à ce que nous avons dit sur le sens du Mandement de Mgr. l'Archevêque de Paris, auquel l'Avenir donne une très fautive interprétation, dans nos numéros du 24 et du 27 septembre dernier.

En fait de miracles, nous ne prétendons être ni plus ni moins crédule que le Souverain-Pontife lui-même. Les lecteurs ont vu dans nos colonnes le Bref par lequel Sa Sainteté Pie IX a autorisé l'Evêque et le Clergé de Rimini à surmonter d'une couronne d'or, en son nom, la tête de la Vierge du tabernacle dont nous avons fait mention, non pas seulement d'après l'Univers, mais d'après des correspondances particulières et tous les journaux catholiques.

Il est pu voir aussi avec quelle pompe et quelle piété, la ville de Rimini a accompli cette cérémonie, le jour de l'Assomption. Ces faits ne constituent pas à nos yeux la preuve incontestable d'un miracle. Mais, ils suffisent abondamment pour faire comprendre toute l'indécence des railleries de jeunes impies, qui se croient beaucoup plus éclairés que les Evêques et le Pape ensemble. Qu'y a-t-il de si étrange dans le récit de miracles ? Le Christianisme, n'est-il pas une religion de miracles ? La preuve de sa vérité n'est-elle pas fondée sur les miracles ? Le divin Fondateur de l'Eglise n'a-t-il pas promis qu'il se ferait des miracles dans son sein ? La canonisation des Saints, que l'Eglise Universelle admet et approuve, a-t-elle lieu autrement que par la preuve de miracles incontestables ? Pourquoi donc y a-t-il des gens qui croient que pour être catholique il faut traiter la croyance aux miracles d'imbecille et de superstitieuse ? L'explication de ce fait ne peut se donner rationnellement ; mais du point de vue de la morale, elle est toute facile. N'en demandons pas d'autres à nos jeunes incrédules.

Nous sommes fâché de passer sous silence bien d'autres traits de la plus crasse injustice et d'une astuce satanique. Et finalement, nous recommandons aux lecteurs de l'Avenir le passage où il est question des fantaisies de la Ste. Vierge et des Saints. Ils trouveront beau, sans doute, ce langage qui nous semble, à nous, si hideux. Qu'ils jouissent donc des délices de l'Avenir ; nous n'en serons pas jaloux.

Un correspondant de Londres du Q. de la Gazette écrit à la date du 14 septembre, à cette feuille :

"Le bruit court que Sir Denis Le Marchant succéderait dans le gouvernement du Canada à Lord Elgin, qui reviendra bientôt en Angleterre."

Cette rumeur pourrait bien avoir le sort de la précédente qui attribuait à un autre le gouvernement de cette colonie. Sir Denis Le Marchant est le fils du feu Général de ce nom militaire distingué, et qui succomba à la bataille de Salamangre, en 1812. Sir Denis fut admis au barreau à Lincoln's Inn, en 1822 ; mais il a abandonné depuis la carrière judiciaire où il avait obtenu des succès, et en 1836 il accepta la situation de Secrétaire au Bureau de Commerce. Il remplit successivement d'autres emplois et il possède actuellement le même office de secrétaire au Bureau de Commerce.

Un criminel récemment condamné à la déportation par la cour des Sessions de Quartier dans le Haut-Canada, a pris la funeste résolution de se briser la tête contre le mur de son cachot. Le choc violent produit par cet acte de désespoir l'a privé de sa conscience et a mis à nu le crâne.

On nous communique le fait suivant :

Marli dernier au matin, un accident très plus déplorable est lieu, à quelques pas du Presbytère de la paroisse de St. Grégoire de Monroir. Un jeune homme du nom de Antoine Lalane, âgé de 23 ans, conduisait un tombereau chargé de pierres et tiré par deux bœufs. En voulant descendre de dessus sa charge, il eut le malheur de s'embarasser les pieds et de tomber sur le dos en avant d'une roue. Avant qu'il eût eu le temps de faire aucun mouvement, la roue lui passa sur le corps, vers la région du foie. On nous dit que le tombereau était chargé d'un poids de 1,500 livres. Cependant l'infortuné Lalane est encore la force de se lever et de se traîner au presbytère. Il y succomba mercredi matin aux plus violentes douleurs. Il avait conservé sa connaissance jusqu'à ses derniers moments. Antoine Lalane appartenait à une respectable famille et jouissait de l'estime générale.

Le Corneil Freeholder raconte ainsi l'accident qui dernièrement coûta la vie à James

—Un charmant pays, inconnu, et renfermant des beautés qu'on va chercher bien loin ; mais puisque j'ai tiré mon album de son étui, ce ne sera pas impunément. Voici une page blanche, vous allez crayonner quelque chose là-dessus.

Petit-Pierre dessina la vallée où Mme d'Escars était tombée de cheval. Il représenta l'amazone renversée à terre, et soutenue par un jeune père qui lui baignait les tempes avec un mouchoir trempé d'eau.

—Quelle coïncidence étrange ! dit Mme d'Escars. Je suis effectivement tombée de cheval dans un endroit semblable, mais il n'y avait aucun témoin de cette mésaventure, qu'un petit père que j'ai vaguement entrevu à travers mon évanouissement et que je n'ais jamais rencontré depuis. Qui a pu vous raconter cela ?

—C'est que je suis moi-même Petit-Pierre, et voici le mouchoir qui a essuyé le sang qui coulait de votre temple, où j'aperçois la cicatrice de la blessure sous la forme d'une imperceptible petite raie blanche.

Mme d'Escars tendit la main à un jeune peintre, qui posa sur le bout de ses doigts un baiser tendre et respectueux, puis d'une voix émue et tremblante, il lui conta toute sa vie, les vagues aspirations qui le troublaient, ses rêves, ses efforts, et enfin son amour, car maintenant il voyait clair dans son âme, et si d'abord il avait adoré la muse dans Mme d'Escars, maintenant il aimait la femme.

—Un charmant pays, inconnu, et renfermant des beautés qu'on va chercher bien loin ; mais puisque j'ai tiré mon album de son étui, ce ne sera pas impunément. Voici une page blanche, vous allez crayonner quelque chose là-dessus.

Petit-Pierre dessina la vallée où Mme d'Escars était tombée de cheval. Il représenta l'amazone renversée à terre, et soutenue par un jeune père qui lui baignait les tempes avec un mouchoir trempé d'eau.

—Quelle coïncidence étrange ! dit Mme d'Escars. Je suis effectivement tombée de cheval dans un endroit semblable, mais il n'y avait aucun témoin de cette mésaventure, qu'un petit père que j'ai vaguement entrevu à travers mon évanouissement et que je n'ais jamais rencontré depuis. Qui a pu vous raconter cela ?

Mme d'Escars tendit la main à un jeune peintre, qui posa sur le bout de ses doigts un baiser tendre et respectueux, puis d'une voix émue et tremblante, il lui conta toute sa vie, les vagues aspirations qui le troublaient, ses rêves, ses efforts, et enfin son amour, car maintenant il voyait clair dans son âme, et si d'abord il avait adoré la muse dans Mme d'Escars, maintenant il aimait la femme.

et fit travailler un grand nombre d'ouvriers. Les apprêts étant achevés, sans que personne eût découvert ce qui allait se passer, on choisit la nuit qui terminait les réjouissances du carnaval, l'obscurité étant nécessaire pour redoubler l'horreur de cette étrange mascarade, qui avait pour sujet le Triomphe de la Mort. Sur le minuit, on vit paraître tout à coup dans les rues de Florence un char peint en noir, semé de croix blanches et d'os de morts, décoré de dix grands drapeaux, peints aussi en noir, qui flottaient jusqu'à terre, et traîné lentement par quatre buffles. Un squelette hideux se montrait au haut de ce char, tenant une faux à la main, et posant ses pieds sur plusieurs tombeaux entr'ouverts d'où sortaient à demi des cadavres décharnés. Une foule de gens vêtus de noir, et le visage couvert d'un masque représentant une tête de mort, marchaient devant et derrière ce char de triomphe, et portaient à la main des flambeaux, dont la lumière était si bien ménagée qu'elle laissait certains objets dans l'ombre, tandis qu'elle en éclairait d'autres par gradation. Le cortège était terminé par plusieurs personnages si bien déguisés, qu'on les aurait pris pour autant de squelettes. Ils étaient montés sur les chevaux les plus noirs qu'on eût pu trouver, et dont tout le harnais était semblable à ceux qu'on emploie dans les pompes funèbres ; chaque Cavalier avait autour de lui quatre Estafiers, dont l'équipage était conforme au reste, et qui portaient un flambeau d'une main, et de l'autre un étendard de taffetas noir, rempli de croix blanches, d'os

et de tête de morts. On entendait par intervalles le son triste et lugubre de quelques trompettes, qui ne sonnaient que d'une manière sourde : à ce signal, le char et tout le cortège s'arrêtaient, on voyait les tombeaux s'ouvrir, des morts semblaient ressusciter, qui prononçaient, d'un ton triste et languissant, une chanson tout-à-fait lamentable. Cependant, le cortège se remettait en marche, et recommençait à chanter en chœur, mais d'une voix faiblissante, le psaume misereere. Une apparition aussi extraordinaire, à laquelle on avait gardé de s'attendre, remplit toute la ville d'épouvante ; on fut long-temps à pouvoir s'imaginer qu'un spectacle si triste et si lugubre, n'était qu'un divertissement.

Un fermier normand avait réuni un gros chien de garde et un petit griffon qui vivaient dans une niche. Le gros chien, appuyé sur ses pattes puissantes comme un lion, regardait passer hommes, enfants et troupeaux dans le calme de la force ; le petit griffon, au contraire, avançait sa tête rouge au moindre bruit de pas, grognait dès qu'il apercevait une ombre, et aboyait au premier venant.

Un jour, le cheval de timon, qui rentrait fatigué, se retourna à ses cris avec impatience. —Pourquoi donc, dit-il, le chien vigoureux qui nous garde tous se tient-il là si digne et si tranquille, tandis que cet impudent ne cesse de nous étourdir ?

—Ne vous en étonnez pas, répondit un bœuf qui ruminait à quelques pas de la niche.

les capacités véritables se recommandent assez par leurs services sans avoir besoin d'être bruyants ; mais les sottiseries font du scandale parce qu'ils ne peuvent faire autre chose.

Que d'hommes qui, dans la vie, jouent le rôle du griffon !

On en voit parce qu'on n'a pas la voix assez forte, on insulte parce qu'on se sent méprisé, on montre les dents parce qu'on a peur d'être battu ! L'impudence est la misère des faibles comme le dédain est celle des forts. Regardez bien, et au fond de toutes ces insolences sans pudeur, vous trouverez la révolte d'une vanité impuissante. Donnez à tous la taille de Goliath, et les petits hommes ne se lèveront pas sur la pointe du pied.

Nous savons bien qu'il est un autre moyen plus sûr : c'est la résignation modeste qui ne craint ni la part faite par Dieu, se contente de la place donnée et s'y arrange sans bruit. Mais tous n'ont point reçu ici-bas le don d'abnégation et de patience ; pour l'obtenir, il faut détacher ses regards des choses de la terre, et chercher plus haut un but qui ne dépend point du jugement des hommes. Pour qui regarde la société comme une maison de commerce dont les intérêts doivent être soldés en pouvoir, en argent ou en plaisir, la vie ne peut être qu'une école d'égoïsme, d'exigence et d'orgueil ; mais celui qui sait y voir une épreuve dans laquelle se révèle la véritable valeur de notre âme, celui-là se soumettra sans murmure au rôle qu'il a reçu, car il comprendra que la grande loi du monde est le dévouement.

Duffy, l'un des citoyens respectables de l'en-

droit : "Le défunt et sa famille s'étaient embar-

A Yorkville (Connecticut), le 16 septembre,

Bibliographie.

"WILLY BURKE ou l'Orphelin Irlandais en

NOUVELLES RELIGIEUSES.

GALLES.—DIX-DEUX Prêtres, tous de Stony

Un dîner au Palais de Windsor.

M., officier d'une haute intelligence et

qui lui faisait poursuivre la ligne tracée par ce

cordons de brillants factionnaires, il parvint

de cette Esquisse de Mœurs, écrite par une

Album Littéraire et Musical de la Minerve

de cette Esquisse de Mœurs, écrite par une

Emeline (préface de la soirée) est une jolie

L'Album contient encore plusieurs autres

Quant à Rébus, nous avonons franchement

FAITS DE L'ETRANGER.

Un habitant d'une petite ville du départe-

Une fois à Paris, le Jurassien s'enquit du

Or, parmi les témoins de cette confidence se

Sans se rendre bien compte de cet appo-

D'abord assez froid et peu communicatif, le

Les deux voleurs furent arrêtés, et le

Il a dû partir, non sans se féliciter à part

On lit dans les journaux de Londres :

Le concierge de la maison de travail de

Caroline Morris, avec véhémence.—Je suis

Cette infortunée s'élança hors de la barre

M. Bingham a ordonné que Caroline Mor-

Pendant qu'on la ramenait au dépôt, elle

FRANCE.

On écrit de Gronzou (Doubs) : "M. Vion-

"Le terrain carbonneux dans lequel cette

"Comme les croisées son excessivement rare

L'Académie des beaux arts de l'Institut a

2e grand prix, à M. Jean-Joseph-Hippolyte

L'exposition publique du concours des

Les mercredi, jeudi et vendredi des semi-

UN jeune homme qui reçoit des leçons

moins graves ; le cinquième,

Aux Correspondants.

DECES.

ANNONCES.

TRAVAUX PUBLICS.

DES soumissions seront reçues jusqu'à MARDI

M. J. AMOTHE, Relieur de cette ville, pré-

AUX COMMISSAIRES D'ECOLES.

M. C. H. arrivé depuis peu de jours de San-Fran-

AVIS.

Le Soussigné désire être instituteur pour tenir une

P. X. D'EROME, Horloger, à 3 portes de

HOTEL RICHARD.

CETTE maison, déjà connue du public sous le nom de

On écrit de Gronzou (Doubs) : "M. Vion-

A VENDRE ou ECHANGER, ux-

LES SOURDS-MUETS.

INSTITUTION

LES SOURDS-MUETS.

LECOLE des Sourds-Muets maintenant établie sur le

INSTITUTION

LES SOURDS-MUETS.

LECOLE des Sourds-Muets maintenant établie sur le

AVIS AUX INSTITUTEURS.

LES COMMISSAIRES D'ECOLES de

COLLEGE JOLIETTE.

La rentrée des élèves de cet établissement, qui est le premier et le principal des "CLERCS DE ST. VIEUX" aura lieu le 24 du courant.

1ère Année.—Éléments des deux langues (Anglais et Français).—Arithmétique.—Histoire sainte et cours religieux.—Histoire ancienne (en anglais).—Géographie.

2me Année.—Syntaxe des deux langues.—Arithmétique et premières notions d'Algèbre, de géométrie et de dessin linéaire.—Histoire du Canada.—Histoire Romaine (en Anglais).—Géographie.—Principes fondamentaux d'Agriculture et de Botanique.—Style épistolaire et compositions dans les deux langues.

3me Année.—Belles-Lettres et Rhétorique.—Algèbre et Géométrie.—Tous des livres (en Anglais).—Histoire de France par la méthode analytique.—Histoire d'Angleterre (en Anglais).—Étude de la constitution du pays.—Compositions et discours dans les deux langues.

4me Année.—Physique, Chimie appliquée aux arts etc.—Géométrie pratique, Arpentage, Mécanique, etc.—Astronomie.—Compositions dans les deux langues.

5me Année.—Philosophie (logique, métaphysique, Morale).—Architecture.—Economie politique.—Compositions et discours dans les deux langues.

Après avoir suivi ce cours, les élèves pourront recevoir des leçons de latin, s'ils le désirent. Alors un cours de deux ans est suffisant pour donner une connaissance approfondie de cette langue.

Pendant les récréations on obligera les élèves à parler la langue anglaise autant que possible; rien ne sera négligé pour assurer leurs progrès dans les deux langues.

L'Uniforme est un habit de drap bleu à collet droit, boutonnant jusqu'en haut par une rangée de boutons jaunes; ceinture noire.

REV. E. CHAMPAGNEUR, Ptre. Directeur. REV. A. THIBAUDIER, Ptre. Procureur. Montréal, le 17 septembre 1850.

CONDITIONS PAR AN.

Table with 2 columns: Item and Price. Includes Enseignement et logement, Piano, Musique, Dessin, Abonnement à la bibliothèque.

LE GUIDE DE L'INSTITUTEUR.

CONTENANT UNE SÉRIE DE REPONSES AUX QUESTIONS INSÉRÉES DANS LA CIRCULAIRE DU SÉRÉNITANT DE L'ÉDUCATION, ETC.

PAR F. X. VALADE, ECR. Cet ouvrage est maintenant terminé et offert en vente chez tous les Libraires et à la Librairie du Soussigné.

Le Soussigné a cru, en achetant le privilège de cet ouvrage pour le publier, se rendre utile aux instituteurs, et au public en général, et il ose espérer d'en obtenir un prompt débit.

J. GENDRON, IMPRIMERIE-LIBRAIRIE, No. 29, rue St. Gabriel, Vis-à-vis l'Hôtel de Mme. St. Julien. Montréal, le 9 juillet 1850.

LE MOIS DE MAI.

Le Soussigné vient d'imprimer une superbe édition du MOIS DE MAI. Cette édition est augmentée du CHEMIN DE LA CROIX, d'un ACTE DE CONSECRATION et de plusieurs SALUTATIONS A LA ST. VIERGE; elle est préférable sous tous les rapports à toutes celles publiées jusqu'ici en Canada, et ne se vend que le même prix.

J.-B. ROLLAND, N. 24, rue St. Vincent. Montréal, 19 avril 1850.

BIBLIOTHEQUES PAROISSIALES.

LES Soussignés ont l'honneur d'annoncer aux MM. du Clergé et à toutes les personnes qui s'intéressent à la fondation de BIBLIOTHEQUES PAROISSIALES, qu'ils ont maintenant en vente un assortiment considérable de livres, publiés avec approbation de plusieurs Archevêques de France et tenus propres à répandre le goût de la lecture dans les campagnes.

Bibliothèque instructive et amusante, format 18°, 160 volumes solidement cartonnés en 130 volumes pour £6 5.

Bibliothèque catholique de Lille, format in-18°, 460 volumes solidement cartonnés en 215 volumes, pour la collection £10 0 0.

Mois de Marie. Nouvelle édition, augmentée des prières de la messe, vêpres des dimanches, chemin de la croix, etc., etc., avec jolie reliure.

Prix 7s. 6d. la douzaine. A vendre chez E. R. FABRE et Cie, Rue St. Vincent, No. 3. Montréal, le 2 Avril 1850.

COLLEGE MASSON.

LA RENTREE des Classes de cette Institution est fixée au CINQ de SEPTEMBRE, à six heures du soir.

Cette éducation pratique comprend l'étude des grammaires, de la géographie, de l'arithmétique, de la tenue des Livres, de la Géométrie Pratique, de l'Architecture, de l'Histoire, de l'Histoire Naturelle liée à l'Agriculture, qui a dans le Cours une place distinguée et importante.

Le cours commence par une classe Élémentaire. On n'y admet ordinairement que les enfants âgés de sept ans et au-delà jusqu'à dix.

Le Cours purement pratique, tel qu'énoncé ci-dessus, comprend cinq années d'études. Au désir des parents et selon les dispositions des élèves, le cours se poursuit jusqu'à sept années d'enseignement par l'étude de l'Histoire sur un plus grand plan, par la Littérature et la Philosophie Catholique.

Le Chant Grégorien et le Chant Harmonique sont également enseignés.

La conduite et l'instruction des élèves sont confiées aux Instituteurs vivant sous la même règle que celle en usage dans nos collèges. Ils portent un habit conforme à la respectabilité de leur état, et sont dirigés en tout, ainsi que les Élèves, par un Directeur prêtre placé à leur tête par Monseigneur l'Evêque du Diocèse.

Les Élèves portent l'habit traditionnel du pays pour la jeunesse studieuse; il a paru inutile d'en inventer un autre plus conforme ou plus respectable.

Le Collège Masson ne vise point à la multiplicité des élèves, mais à les avoir bons et à les remettre tels qu'il est possible.

Il suffirait au village de Terrebonne, que déjà il pût compter avoir fait du bien. La Providence et les besoins du pays feront le reste, s'il est jugé nécessaire.

Les Élèves non Catholiques sont reçus dans l'Établissement. Ils en suivent les règles disciplinaires et sont l'objet des mêmes soins que les autres élèves reçoivent.

Il est fait une grande attention à la propreté et à l'ordre en tout ce qui concerne l'Éducation physique et à la santé des Élèves.

Le Collège Masson est sous le patronage de la Mère de Dieu et du Patron du jeune âge par excellence, St. Joseph, sous le titre réuni de Marie-Joseph. La propriété en appartient à un corps légal, la Fabrique Paroissiale de Terrebonne.

LES Soussignés offrent maintenant en vente, un assortiment considérable de livres, NOUVELLEMENT reçus et propres à être donnés en prix ou à former le fonds d'une bibliothèque de paroisse.

On prend en paiement des Débitures. E. R. FABRE ET CIE. Rue St. Vincent, No. 3. 21 mai 1850.

IMAGERIE NOUVELLE.

LES Soussignés viennent de recevoir, de France, 25,000 feuilles, IMAGES assorties de grands et petits, qu'ils offrent à 75, 125 et 300 les 100 feuilles.

NOUVEAUX CHAPEAUX FRANCAIS, Pour MM. du Clergé et autres, REÇUS DIRECTEMENT DE PARIS ET A VENDRE A LA LIBRAIRIE DE E. R. FABRE ET CIE. Rue St. Vincent, No. 3. 21 mai 1850.

ST. JEAN-BAPTISTE.

LES Sociétés de Tempérance et de St. Jean-Baptiste pourront se procurer une statue de leur Patron ST. JEAN-BAPTISTE en s'adressant au magasin du Soussigné.

MANUEL DE LA VISITE EPISCOPALE. MESSIEURS les Cures trouveront à l'imprimerie de ce journal, LE MANUEL DE CEUX QUI VEULENT SUIVRE LES EXERCICES DE LA VISITE DES ÉVÊQUES.

MANUEL DE LA VISITE EPISCOPALE. MESSIEURS les Cures trouveront à l'imprimerie de ce journal, LE MANUEL DE CEUX QUI VEULENT SUIVRE LES EXERCICES DE LA VISITE DES ÉVÊQUES.

EAU PLANTAGENET. LE SOUSSIGNÉ avertit le public qu'il a l'honneur de M. J. BERTIAU, Marchand Grocier, PLACE JACQUES CARTIER, agent pour la vente des EAUX DE PLANTAGENET où il y aura toujours une grande quantité de ces EAUX Fraîches, si bien connues du public.

MANUEL DE LA VISITE EPISCOPALE. MESSIEURS les Cures trouveront à l'imprimerie de ce journal, LE MANUEL DE CEUX QUI VEULENT SUIVRE LES EXERCICES DE LA VISITE DES ÉVÊQUES.

MANUEL DE LA VISITE EPISCOPALE. MESSIEURS les Cures trouveront à l'imprimerie de ce journal, LE MANUEL DE CEUX QUI VEULENT SUIVRE LES EXERCICES DE LA VISITE DES ÉVÊQUES.

MANUEL DE LA VISITE EPISCOPALE. MESSIEURS les Cures trouveront à l'imprimerie de ce journal, LE MANUEL DE CEUX QUI VEULENT SUIVRE LES EXERCICES DE LA VISITE DES ÉVÊQUES.

MANUEL DE LA VISITE EPISCOPALE. MESSIEURS les Cures trouveront à l'imprimerie de ce journal, LE MANUEL DE CEUX QUI VEULENT SUIVRE LES EXERCICES DE LA VISITE DES ÉVÊQUES.

NATIONAL LOAN FUND LIFE ASSURANCE SOCIETY.

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ASSURANCE SUR LA VIE DE LONDRES.

BANQUE D'ÉPARGNE POUR LA VEUVES ET L'ORPHELIN. CAPITAL — UN DEMI MILLION STERLING.

BUREAU 26 CORNHILL, LONDRES. 17 GRANDE RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

BUREAU LOCAL. BENJ. HOLMES, ECR., PRÉSIDENT. A. LAROCQUE, ECR., VICE-PRÉSIDENT.

MEDICINS CONSULTANS. F. T. BADGLEY, ECR., M. D. H. PELTIER, ECR., M. D.

E. R. STARR-ECR. AGENT GÉNÉRAL POUR L'AMÉRIQUE BRITANNIQUE DU NORD.

LES avantages que cette Institution offre au public sont nombreux et importants, et les taux d'assurance aussi réduits que la sûreté des assurés et de la société le peuvent permettre.

Voici quelques-uns des avantages particuliers qu'offre cette société à ses assurés: 1°. L'assuré a droit d'emprunter du Bureau les deux tiers des primes par lui payées et par cela n'a pas à craindre d'être forcé d'abandonner sa police, faute de moyen d'en payer les primes annuelles.

2°. Une moitié de la prime des cinq premières années peut être payée par les Billes promissaires des assurés eux-mêmes.—Ces Billes peuvent ne pas être payées, mais ils peuvent demeurer à l'intérêt entre les mains de la société, et à la mort de l'assuré le montant en sera déduit de celui de la police d'assurance.

3°. On ne fait rien payer pour les droits de Timbre ni pour l'examen médical.

4°. Les Bonus sont répartis annuellement entre les assurés, soit en réduction dans le taux de la prime annuelle, ou en augmentation de la somme assurée—et cela au choix que pourra faire connaître annuellement l'assuré, après avoir été assuré pendant quatre années, à la quelle époque le Bonus pour les dites quatre années lui sera payé—et de là tous les ans.

5°. On allouera 30 jours de grâce pour le paiement annuel de la prime de police, c'est-à-dire, que la police ne sera pas forcée si le paiement n'en est fait pendant les trente jours qui suivent celui où ce paiement annuel aurait dû être fait.

6°. Un Bureau général pour l'Amérique Britannique du nord ayant été établi EN CETTE VILLE, les assurances seront acceptées par l'AGENT GÉNÉRAL et les polices émises de suite.

Le Bureau s'assemblera régulièrement au local indiqué ci-dessus, et les affaires pour cette province y seront conduites de suite au grand avantage des assurés. Un des médecins consultants se trouvera au Bureau tous les jours.

On accordera des prêts et on payera les polices expirées de suite au dit Bureau sans réfaction. On pourra se procurer des brochures explicatives de tout ce qui rapport à cette association, de même que des formules en blanc et toutes informations quelconques au Bureau à Montréal et des Agents par toute la Province, auxquels on devra s'adresser pour faire des demandes d'assurances, etc.

Montréal, le 12 mars 1850.

ETABLISSEMENT DE RELIURE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Vincent. Le Soussigné, pour satisfaire l'attente de ses nombreux amis, vient de rouvrir son ATELIER DE RELIURE à l'endroit ci-dessus désigné, ou il est maintenant prêt à recevoir toutes les commandes dans sa branche qu'on voudra bien lui confier. Il apportera à ses ouvrages une attention et une exactitude qui lui mériteront l'encouragement public.

M. Z. C. aura toujours en mains toutes les fournitures pour Ecoles, telles que Livres, Papier, Encre, Plumes, etc. etc. etc.

Z. CHAPELLEAU. Montréal, 2 mai 1849.

MANUEL DES Sociétés de Tempérance, DEDIE A LA JEUNESSE DU CANADA, PAR LE REV. M. C. CHINIQUEU, Ptre.

Le Soussigné a l'honneur d'informer M. M. les Cures, Marchands et instituteurs de la campagne, et le public en général, qu'il vient de terminer la troisième édition de cet ouvrage de l'Apôtre de la Tempérance; elle est maintenant en vente chez presque tous les Libraires de Montréal et les Marchands de la Campagne.

Cette édition est enrichie du PORTRAIT de l'auteur et d'une NOTICE BIOGRAPHIQUE et ne se vend que le même prix des éditions précédentes; le livre est solidement relié, étant destiné à être introduit dans les écoles comme livre de lecture.

J.-B. ROLLAND. Montréal, 28 décembre, 1849.

ATTENTION!! LA CLEF DES PRINCIPALES DIFFICULTES DE LA GRAMMAIRE FRANCAISE,

ou COURS RAISONNÉ SUR LA GRAMMAIRE FRANCAISE. Le même qui a été donné avec succès durant plusieurs années en SOIXANTE LEÇONS, par CHARLES HUBERT LASSISERAYE.

DEDIE A LA JEUNESSE CANADIENNE. A vendre à Montréal, chez J. B. Rolland, Imprimeur Libraire, rue St. Vincent.—Prix: 2 sch.

EAU PLANTAGENET.

LE SOUSSIGNÉ avertit le public qu'il a l'honneur de M. J. BERTIAU, Marchand Grocier, PLACE JACQUES CARTIER, agent pour la vente des EAUX DE PLANTAGENET où il y aura toujours une grande quantité de ces EAUX Fraîches, si bien connues du public.

CHARLES LAROCQUE Agent. Montréal, 26 octobre 1849.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE DU CANADA.

(Canada Life Assurance Company.) INCORPORÉE PAR ACTE DU PARLEMENT. CAPITAL—£50,000.

BUREAU PRINCIPAL, HAMILTON. HUGH C. BAKER, PRÉSIDENT. JOHN YOUNG, ECR., VICE-PRÉSIDENT.

THOMAS M. SIMONS, ECR., Secrétaire. Bureau, Montréal. L'HON. JOSEPH BORRET, Président. JOHN G. MACKENZIE, ECR., Vice-Président.

Directeurs. WILLIAM WORKMAN, ECR. WILLIAM LYMAN, ECR. G. F. CARTER, ECR., M. P. P. HEW RAMSAY, ECR., Gérant.

Conseiller Légal.—L'Hon. L. T. DRUMMOND, Solliciteur-Général. Arbitre Médical.—ARCHIBALD HALL, M. D. Secrétaire.—THOMAS RAMSAY, ECR.

Québec—Agent—H. W. WELCH, ECR. Arbitre Médical.—Le Dr. MORIN.

GERANTS DANS BAS-CANADA. Sorel—R. Harrower, ECR. Albany—Thos. Tait, ECR. St. Andrews—Frank Farish, ECR. St. John's—Charles Pierce, ECR. Huntingdon—R. B. Sohier, ECR. Stanstead—F. Judd, ECR. Sherbrooke—Wm. Ritchie, ECR.

Les assurances peuvent s'effectuer, avec ou sans participation aux profits de la Compagnie; les primes peuvent se payer par versements semi-annuels ou trimestriels; et le système de demi-crédit ayant été adopté par le Bureau, on fera crédit pour une moitié des SEPT premières primes, sans autre garantie que la Police.

PRIME ANNUELLE POUR ASSURER £100, TOUTE LA DURÉE DE LA VIE.

Table with 4 columns: Age, Avec les profits, Sans les profits, Demi-Crédit.

On trouvera, en les comptant, que les taux ci-dessus d'assurance pour la vie, sans participation, et demi-crédit, sont très bas, et que les tarifs similaires d'aucun autre Bureau qui offre maintenant d'assurer en Canada, tandis que les assurés avec participation auront part aux trois quarts de tous les profits de cette branche des affaires de la Compagnie.

Prime annuelle pour assurer le paiement de £100, soit en cas que l'assuré meure avant d'atteindre un âge spécifié, soit lorsqu'il atteindra cet âge:

Table with 4 columns: Age, 50, 55, 60, 65.

Le Bureau, à Montréal, est au No. 27, rue St. François-Navier. On peut y obtenir du Secrétaire, Thomas Ramsay, écrivain des tarifs, prospectus, formules de demande, et tous autres renseignements relatifs au système de la Compagnie, ou à la pratique des assurances sur la vie.

Montréal, le 5 mars 1850.

CURRICULUM LATINUM AD USUM JUVENUTIS.

LES Soussignés viennent de publier, sous ce titre, deux volumes également reliés et contenant un choix des principaux Classiques latins, en prose et en vers. Le volume de prose contient les extraits suivants: Extraits de Cornelius Nepos. Les 3e et 4e livres de Quinte-Curce. Quatre livres des Commentaires de César. Cicéron sur la Vieillesse. Cicéron sur l'Amitié. Vie d'Agricole, par Tacite.

Les mêmes extraits se vendent séparément, à des prix qui varient depuis 9d. jusqu'à 1s. 9d. Le volume de Poésie contient: Les 3 premiers Livres de l'Enéide. Les Géorgiques de Virgile. Les Odes d'Horace. Les Fastes d'Ovide.

Prix 5. 6d. Les traités séparés se vendent 1s. 6d. ou 1s. 9d. ARMOUR et RAMSAY.

L. P. BOIVIN.

Com des rues NOTRE-DAME ET ST. VINCENT. Avertit de nouveaux pratiques, que tout son établissement est fermé dans son nouveau local et qu'il a tout-à-fait abandonné son ancien magasin de la rue St. Paul vis-à-vis la Place Jacques quartier.

Il attend incessamment par les prochains arrivages, un RICHE ASSORTIMENT DE MONTRES, BIJOUTERIES, articles de goût etc, etc.

Montréal, 26 mai.

THE COLONIAL LIFE ASSURANCE COMPANY.

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ASSURANCE, Sur la Vie. CAPITAL, £500,000 STERLING.

GOVERNUR: LE TRÈS HONORABLE COMTE D'ELGIN ET KINCARDINE GOUVERNEUR DES CANADAS, ETC.

BUREAUX PRINCIPAUX. EDINBURGH... 1, RUE ST. GEORGE. MONTREAL... 49, GRANDE RUE ST. JACQUES.

CANADA. BUREAU PRINCIPAL, GRANDE RUE ST. JACQUES, N. 49, MONTREAL.

DIRECTEURS. L'HONORABLE PETER MCGILL, Président de la Banque de Montréal. L. DAVIDSON, ECR., Directeur de la Banque de l'Amérique du Nord. ALEXANDER SIMPSON, ECR., Caissier de la Banque de Montréal.

CHRISTOPHER DUNKIN, ECR., Avocat. L'HONORABLE A. N. MORIN, Orateur de l'Assemblée Législative. B. H. LEMOINE, ECR., Caissier de la Banque du Peuple.

GEORGE W. CAMPBELL, M. D., Aisviseur Médical. JOHN ROSE, Q. C., Agent Légal. ALFANDER DAVIDSON PARKER, Directeur.

LES grands succès qu'a obtenus la SOCIÉTÉ D'ASSURANCE SUR LA VIE, justifient pleinement l'idée que s'en était formée par avance ses fondateurs.

Le nombre de ceux qui au Canada, se sont enrôlés dans cette Assurance, montre combien on avait besoin d'une pareille institution, sur un grand plan et une base libérale.

LE CAPITAL DE LA COMPAGNIE. Donne une complète sécurité pour toutes ses transactions. Les taux adoptés sont aussi modérés qu'ils peuvent l'être, pour être compatibles avec la sûreté.

LES PROGRES DE LA COMPAGNIE. Sont des plus satisfaisants. Car, pendant les deux dernières années seulement, elle a accordé des Assurances pour un montant de £300,000 Sterling.

PARTAGE DES PROFITS. Les Directeurs anticipent avec confiance un résultat très avantageux dans la division des profits pour l'année 1851.

Les personnes qui prendront leur assurance avant le 25 mai 1850 auront part à cette division, au montant d'un bonus de cinq ans.

Les pouvoirs du Bureau à Montréal, étant abolis pour la transaction des affaires, donnent aux colons tout les facilités d'une compagnie locale, combinées avec les avantages d'un Capital considérable.

On obtiendra toutes les informations nécessaires de la Compagnie en s'adressant au Directeur ou à tout autre agent.

A. DAVIDSON PARKER, Directeur pour le Canada.

SOURCES DE PROVIDENCE.

M. S. T. GERMAIN qui conduit l'établissement des BAINS D'EAU MINÉRALE dans le nouveau Village de Providence, dans la paroisse de St. Hyacinthe, informe le public que son établissement sera ouvert au PREMIER JUIN prochain, et qu'il pensionnera à son Hôtel-Bierie pour un prix modéré.

St. Hyacinthe, le 17 mai, 1850.

DANIS PAUL.

ORGANISTE DE LA CATHÉDRALE, ayant fixé sa résidence, au coin des rues des Allemands et Dorchester, offre ses services aux personnes qui désireraient prendre les leçons de Musique.

L. A. HUGUET LAYOURE Notaire, N. 16, rue St. Vincent. Montréal, 20 oct. 1850.

P. GARNOT, Professeur de français, latin, rhétorique, etc.

Coïn des rues Dorchester et Saint-Jacques. Montréal, 9 Nov. 1850.

IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES.

On imprime à cet établissement: Adresses, Cartes de visites, Invitations, Circulaires, Et Jobs de toute espèce, exécutés avec soin.

S'adresser à l'imprimerie des Mélanges Religieux.

CONDITIONS:

On ne s'abonne pas pour moins d'un semestre. Les abonnés qui veulent retirer leur souscription, doivent en donner avis un mois avant l'échéance du semestre ou de l'année courante, à moins d'une convention qui en dispense.

TAUX DES ANNONCES. Six lignes et au-dessous, 1re insertion, £0 2 6. Chaque insertion subséquente, £0 0 7. Six lignes et au-dessous, 1re insertion, £0 3 6. Chaque insertion subséquente, £0 0 11. Au-dessous de six lignes, (1re insertion) chaque ligne, £0 0 4. Chaque insertion subséquente, par ligne, £0 0 1. Les annonces non accompagnées d'ordre seront publiées jusqu'à avis contraire. L'on traite de gré à gré pour les annonces longues ou qui doivent paraître longtemps.

AGENTS DES MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL... MM. E. R. Fabre et Cie, Libraires. Trois-Rivières... Val. Guillet, écrivain, N. P. Québec... M. D. Martineau, Ptre., V. Ste. Anne... M. F. Pilote, Ptre. Rivière du Loup... M. L. Baribeau. St. Athanase... M. H. Aubertin. Bureau de Rédaction: Maison d'École près de l'Évêché, coin des rues Mignonne et St. Denis.

JOSEPH LAROCQUE, Ptre., Rédacteur-en-Chef (Evêché de Montréal).

IMPRIMERIE JOSEPH RIVET, Coïn des rues Mignonne et St. Denis.